

## LE PETIT CHEVAL DE BERCY

**S**ous les poutrelles métalliques des pavillons Lheureux, à l'heure où les mitrons ont quitté l'école de boulangerie, le fournil impeccable et les tables de granit des laboratoires de pâtisserie si nettes qu'on pourrait les lécher du bout de la langue, derrière les murs de meulière où, dit-on, courent des veines aurifères et scintillent des poussières de diamant, dans la réserve du Musée des Arts Forains, huit cent quarante-huit chevaux de bois attendent le jour qui tarde à venir.

Ils dorment.

C'est du moins ce qu'imagine Monsieur Jean-Paul, le directeur, qui les a entreposés là, cavalerie de fête à la retraite. Il passe de temps en temps, seul ou accompagné d'un groupe de visiteurs, les saluer avec tout le respect qu'on leur doit. Le cheval de bois est la plus noble conquête de l'enfance....

Ils dorment. Ils rêvent.

Et pourquoi ne rêveraient-ils pas, à deux pas de la montgolfière du Baron de Munchausen, des fontaines magiques, des arbres inverses et des mannequins de cire du palais Vénitien ?

Pourquoi ne rêveraient-ils pas, puisque là tout est magie, trompe l'œil, trompe l'oreille et mensonges délicieux ?

Ils rêvent, donc, et s'ébrouent au rythme des songes qui les hantent. Ils parlent même, certains soirs. Et pourquoi ne parleraient-ils pas puisqu'ils sont vivants ? Car ils sont vivants. Aussi sûrement que ne sont que planches, plastiques et ferrailles usées les voitures de pompiers, les camions et les autos à pédales qui partagent l'entrepôt avec eux.

Ils parlent. Et pas en langue de bois. Ce qu'ils racontent est de nature à instruire les oreilles humaines.

— C'en est assez, dit l'un, c'en est assez de l'homme qui murmure à l'oreille des chevaux. Je veux être le cheval qui parlera aux oreilles des hommes. »

C'est un petit canasson blanc à la crinière dorée, à la selle rouge où pendent deux étriers de métal argenté. Il n'est pas plus haut qu'un poney. Les deux agates qui lui servent d'yeux font deux soleils de chaque côté de l'étoile qu'on lui a dessinée sur le front. Sur son sabot avant droit, le sculpteur a gravé « Pégase ». C'est son nom..

J'ai vu le film, dit Pégase, enfin, l'affiche du film, pour être honnête, à l'entrée de la cinémathèque.

— Raconte, disent alors les huit cent quarante sept chevaux de la cavalerie du Musée des Arts Forains. Raconte encore. Tu racontes si bien...

Et ceux qui ont des queues de ficelle et de corde les agitent sous les poutrelles métalliques des pavillons Lheureux, ceux qui sont à bascule oscillent doucement

d'avant en arrière. Tous connaissent par cœur l'escapade de Pégase, mais tous brûlent de l'entendre à nouveau. Ils sont comme les enfants qui savent que les plus belles histoires sont celles que l'on connaît déjà, comme les grands qui font semblant de ne plus le savoir, mais qui n'apprécient la nouveauté que lorsqu'ils peuvent y raccrocher leurs souvenirs.

— *La nouveauté, la nouveauté, mais c'est vieux comme le monde, la nouveauté,* rigole le père Prévert en noir et blanc à deux pas des décors peints de Monsieur Trauner.

— Silence, hennit Pégase. Silence tout le monde, même les poètes ! Si vous voulez que je raconte, il faut commencer par m'écouter.

**A** lors tous se taisent, sauf un vieux cheval borgne à la robe écaillée qui marmonne dans son mors. « Et c'est reparti pour un tour... Un cheval de bois qui parle, qui peut croire à une ânerie pareille...

C'est Morny. Il porte le nom du Duc qui décida la destruction du Château de Bercy sous le Second Empire pour le compte de la Compagnie des Banquiers. Un nom lourd à porter... Depuis qu'il a perdu son œil, il ne voit plus que la moitié du monde ; celle qui compte. Ça le rend bougon. Mais Pégase n'y prête pas attention. Il aime raconter et les autres adorent l'écouter.

« C'était au printemps, commence le petit cheval bavard. En mai ou en juin, je ne sais plus, à cette saison où même ici, derrière les murs, on peut sentir, venu de très

loin, le parfum des tilleuls en fleurs. Vous vous souvenez ? Ce jour-là, Jean-Paul est venu nous voir avec un groupe de messieurs qui ne ressemblaient pas à ceux qu'il nous présente habituellement. »

Et les quatre cent quarante-sept chevaux se souviennent très bien, même Morny qui persiste à marmonner dans son mors. Ce soir-là, on n'avait pas affaire à un car de touristes japonais dont les éclairs de flashes vous aveuglent, ni à une bande d'enfants avec leur maîtresse, en face de qui il faut rester de bois pour donner le change, ni encore à un groupes d'hommes d'affaires en goguette parmi lequel se trouve toujours un gros monsieur qui veut absolument photographier sa grosse dame sur le dos d'un petit cheval. Et Jean-Paul laisse faire, il faut bien vivre... Non, ce soir-là, c'étaient des messieurs un peu raides, tous habillés de bleu foncé avec de beaux pantalons à liserés d'or et chaussés de bottes de cuir si brillantes qu'on aurait dit qu'ils portaient le soleil sous leurs semelles. « Ma cavalerie à moi ! » avait fièrement annoncé Jean-Paul. Et tous les petits chevaux s'étaient redressés d'instinct, au garde-à vous, même Morny. Les hommes avaient applaudi. Celui qui semblait être le chef et que les autres appelaient « Colonel » avait évoqué le temps où l'empereur avait installé des écuries dans les pavillons Lheureux. Il avait félicité le directeur pour la discipline qui régnait dans ses troupes, et avoué en riant que parfois les cavaliers du Cadre Noir de Saumur seraient bien heureux d'avoir à leur disposition des montures aussi dociles que les siennes. C'est ensuite qu'il avait raconté le spectacle qu'ils donnaient au Palais Omnisports de Paris Bercy. Quinze mille personnes debout applaudissaient les chevaux à la fin de chaque représentation. Un triomphe !

— Vous vous rendez compte, s'émerveille Pégase, quinze mille spectateurs pour applaudir les chevaux !

— Ils applaudissent surtout les cavaliers, le coupe Morny.

— Peut-être aussi les cavaliers, tranche Pégase, mais d'abord les chevaux. Un cavalier sans cheval ce n'est rien qu'un piéton, tandis qu'un cheval sans cavalier reste toujours un cheval !

C'est imparable. Morny ferme sa bouche et Pégase continue.

C'est ce soir-là que m'est venue l'idée. On entendait la musique dans les salons où les hommes faisaient la fête. Le violon, l'accordéon et la guitare cavalaient comme un attelage fou tirant une caravane de Manouches. Et puis l'odeur des tilleuls, et la lune toute ronde qui passait par la verrière, et les rires des hommes, et les murs tout autour de nous, les murs comme une prison. Je me suis dit, c'est maintenant ou jamais. Pégase, si tu veux devenir une star, si tu veux voir comme le monde est grand, il ne faut pas moisir ici. Quand faut y aller, faut y aller !

Jean-Paul avait laissé la porte entrouverte. Pendant que vous dormiez tous, je suis sorti sur la pointe des sabots. Dans la cour, la nuit m'a saisi. Et le silence. La lumière blanche de la lune dansait sur les feuilles des arbres. La croupe d'un cheval géant s'enfonçait dans le mur d'enceinte. La grille était ouverte. Je suis sorti dans la rue. La tête du géant ressortait de l'autre côté du mur. Il m'a souri. J'y ai vu un signe. Le signe que le monde était à moi. Pégase super-star !

J'étais libre. J'ai galopé droit devant moi et je suis arrivé sur une grande place déserte fermée par un immense immeuble de verre. Des escaliers de métal grimpaient en silence à l'assaut de la terrasse. Des portes, elles aussi en verre, tournaient lentement à l'entrée du bâtiment, jetant sur la place des éclairs de lune. Et moi sur l'esplanade, au centre de la piste d'un cirque à ciel ouvert, je me suis senti Pégase le Magnifique sous les "moonlights". J'ai frappé du sabot contre le sol. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf. Un, deux, trois, comme au théâtre !

I'm singing in the moon

I'm singing in the moon

I'm happy again

I'm singing, I'm singing in the moon...

Mes sabots de bois de bois sonnaient au sol comme un solo de claquettes de Fred Astair. Tip, tibiditp tip tip clop ! L'orchestre allait reprendre, et Ginger Rogers apparaître tout en haut des escaliers dans une superbe robe rouge quand soudain, dans mon dos, venant de la fenêtre d'un immeuble sur la rue, la voix d'un homme : « Ta gueule, on veut dormir ! »

J'ai filé sans demander mon reste à l'assaut des escaliers pour me cacher. Je me suis engouffré dans une porte à battants qui tournait, tournait et tournait encore. J'ai suivi son mouvement cinq fois, dix fois, prisonnier comme autrefois, du temps que je travaillais sur le manège de Monsieur Zampano. Vingt fois, j'ai tourné, avant de réussir à m'échapper.

A l'intérieur, on aurait dit un paquebot transparent, hissant ses ponts et ses coursives jusqu'au ciel. Des ascenseurs en demi-bulle grimpaient le long des façades. Ça résonnait si fort dans le grand hall de l'immeuble Lumière que chaque claquement de mes sabots me revenait aux oreilles comme une rafale de mitrailleuse. Et j'entendais encore la voix du dehors qui me poursuivait : « Ta gueule, on veut dormir !

Voilà bien les hommes qui souhaitent le sommeil et redoutent les rêves... »

**A** ce point de son récit, Pégase marque toujours une pause pour laisser le temps à ses amis de s'imprégner de cette pensée profonde sur les hommes, le sommeil et les rêves. Et les huit cent quarante-huit savent bien qu'ils appartiennent à la mémoire des rêves des hommes, et que c'est justement pour cela qu'on les a enfermés dans les pavillons Lheureux. Fragiles...

« Quand je suis sorti du grand vaisseau, poursuit Pégase, j'ai découvert les deux fleuves qui l'entouraient. L'un, c'était un vrai fleuve, large et lent, aux eaux noires. L'autre, c'était une route où filaient les serpents rouges et blancs des phares des autos. Comme je n'avais envie ni de me noyer ni de me faire écraser, je suis revenu sur mes pas en faisant bien attention à ne réveiller personne.

Dans une rue toute droite bordée de maisons basses ouvertes sur des terrasses, j'ai évité le fer des rails qui courait à fleur de pavés. Le jour allait bientôt se lever, et les hommes avec lui. Je me suis posé dans un passage, immobile et sage comme un cheval

de bois, pour ne pas me faire remarquer. C'est alors qu'ils sont apparus, les hommes... En vrai, dans leur vraie vie !

Ils sortaient par grappes du fond de la terre, quelques femmes en tailleurs, mais surtout des hommes en costume, cravatés, boutonnés jusqu'au col, la mallette d'une main, le journal de l'autre, et chacun dans les oreilles deux pastilles reliées à un fil qui pendait jusqu'à leur poche. Et ils marchaient les uns derrière les autres, ou les uns à côté des autres, sans se voir, sans me voir, chacun dans sa vie, chacun dans sa musique silencieuse. Ceux qui osaient parler réservaient leurs paroles à de minuscules boîtiers de plastique qu'ils se collaient à l'oreille. Bouts de mots, bouts de phrases enfermés dans des boîtes. C'était l'équipage du grand navire que j'avais visité sous la lune, et je pouvais les imaginer hissés par les Escalators, avalés par les portes, soulevés par les ascenseurs du grand hall, comme une armée de pantins mécaniques, comme les automates du Musée des Arts Forains, si fiers de leur mouvement qu'ils oublient la clé que Jean-Paul remonte dans leur dos pour les mettre en action.

Ceux-là étaient bien trop occupés de leur importance pour faire attention à moi. Derrière la bouche du métro, la cime des arbres s'illuminait sous le soleil du matin. J'ai sauté la barrière et je suis entré dans le jardin. »

**A**h, le jardin ! Un frémissement de plaisir parcourt les huit cent quarante-sept encolures de la cavalerie des pavillons Lheureux. Le jardin, c'est le passage qu'ils préfèrent, même Morny qui s'applique à ce moment à ne rien laisser voir de l'émotion qui le saisit.



Ah, le jardin, mes amis, continue Pégase. Je devrais dire le paradis ! On y trouve tout ce qu'un cheval peut rêver, à boire et à manger. De l'herbe et de l'eau, bien sûr, mais aussi des pommes à portée de museau, des coings, des nèfles, des cerises et des prunes...

— Les cerises et les pommes, ça ne pousse pas à la même saison, proteste Morny.

— Mais j'ai vu les arbres, tous les arbres, poursuit Pégase dont rien ni personne ne pourrait brider l'enthousiasme. Dans un potager, j'ai trouvé des choux, des radis et des carottes. Et pas de barrières, pas de clôtures. Je n'avais plus faim que je continuais à manger, par pure gourmandise. Je me suis tant gavé, tant repu que je me suis endormi, comme un poney, sous la treille d'une vigne au milieu des roses trémières. Quand je me suis réveillé, j'avais comme un poids, mais pas sur l'estomac, sur le dos ! C'était un gamin d'une dizaine d'années qui s'était installé sur ma selle. Il m'avait pris pour un cheval de bois ! D'abord, je n'ai pas osé bouger. Je me suis dit qu'à un moment ou à un autre sa mère allait arriver, le prendre par la main et m'en débarrasser. On ne laisse pas un gamin de dix ans dans un parc sans surveillance ! J'entendais au-dessus de ma tête les bip bip bizarres de la console de jeux qu'il manipulait fébrilement. De temps en temps, un petit cri, un petit mouvement m'informait qu'il venait de gagner ou de perdre une partie. Et ça durait... Et ça durait... Et ça aurait pu durer toute la journée si une fleur de tilleul n'était venue se coller sur mes naseaux. Ça me chatouillait si fort que

j'en pleurais à force de me retenir d'éternuer. A la fin, je n'en pouvais plus, il a fallu que je souffle un bon coup « Frrrrrrou... » Aussi sec, le gamin a interrompu sa partie.

— Hé, cheval, c'est toi qui as fait ça ?

Évidemment, je n'ai pas répondu. Mais le gamin insistait. Il a commencé à me flatter l'encolure et à me chatouiller sous les naseaux. « - Arrête, j'ai dit, arrête, s'il te plaît, je vais me faire repérer. » J'ai cru qu'il allait se sauver en m'entendant parler, ou qu'il allait me poser toutes sortes de questions : « Et pourquoi tu parles... Et tu n'as pas le droit.... Ce n'est pas possible... Tu n'es qu'un cheval de bois... » Mais non. Pas du tout. Il était à l'âge où l'on écoute les gens avant de se demander qui ils sont et qui leur a donné la parole.

— Tu te caches, il m'a dit ? Alors, il ne faut pas rester là. Tout à l'heure il y aura plein de monde dans le jardin, des écoles qui viennent au potager apprendre à faire pousser des choses. C'est toi qui as mangé leurs plantations ? C'est pas sympa. Enfin tant pis, tu ne pouvais pas savoir...

J'ai baissé la tête. C'est vrai, je ne pouvais pas savoir... Et le gamin a continué.

— Si tu veux, je connais une bonne cachette pour toi. Je peux te conduire, mais vite parce qu'après il faut que j'aille à l'école et c'est de l'autre côté, rue Gabriel Lamé. Moi, c'est Elliot.

Je l'ai suivi. Quand on croisait quelqu'un, il me prenait dans ses bras pour faire croire que je n'étais qu'un vulgaire cheval de bois. A la sortie du jardin, on est arrivé sur

des grandes pelouses. Un clochard roulait une cigarette sur un banc. J'ai cru qu'Elliot allait me porter, mais il a prétendu que ce n'était pas nécessaire.

— C'est le Sénateur, a dit Elliot, s'il raconte qu'il a vu passer un cheval de bois au galop, personne ne le croira. Il n'arrête pas de raconter des histoires d'avant. Il dit qu'il était sénateur avant les travaux. Personne ne l'écoute. On peut y aller.

J'ai tout de même préféré prendre le trot pour ne pas traîner devant le bonhomme.

— Idéal du Gazeau dans la première ! A dix contre un ! s'est mis à gueuler le Sénateur en portant le goulot d'une bouteille à ses lèvres. Blanc sur rouge, rien ne bouge ! Rouge sur blanc, tout fout l'camp !

Enfin on s'est arrêtés devant un manège fermé. Elliot. a soulevé la bâche et je me suis glissé dessous.

— Là, tu seras tranquille jusqu'à ce soir, a dit le petit. Et comme je lui avais raconté que je m'étais sauvé du Musée des arts Forains pour aller voir les chevaux du Cadre Noir de Saumur, il m'a promis de revenir à la tombée de la nuit. Son père était vigile au P.O.P.B. Ça avait l'air important comme métier...

**E**n début d'après-midi, le patron du manège est venu mettre son attraction en route. J'ai rajeuni d'un coup de cent cinquante ans. Bien sûr le monde avait changé et si le manège possédait encore un orgue à cartons, le patron préférait diffuser des CD sur sa platine. Les mamans ne portaient plus de robes à frou-frou, de dentelles et de grands chapeaux fleuris, ni les messieurs des cannes à pommeaux et des montres à

gousset. Les petits garçons étaient habillés comme des petits garçons, avec des pantalons de cow-boys, de militaires ou des shorts d'explorateurs et les petites filles portaient des robes de stars et des débardeurs de marque. Pourtant, c'était toujours le même regard mouillé d'émotion des papas-mamans sur les chaises de plastique au premier tour de manège de leur progéniture, les mêmes petites fesses serrées, les mêmes menottes agrippées à ma crinière de bois quand la machine se mettait en branle. A chaque tour, je croisais le regard de Monsieur Federico Fellini qui montait la garde sur une affiche à l'entrée de la cinémathèque. Et ça faisait drôle le regard du clown génial à l'entrée de ce cinéma lisse et propre imaginé par des architectes conceptuels. Le monde se divise en deux. Les clowns blancs, aussi raides que sérieux dans leurs beaux costumes à paillettes. Ceux sont eux qui dessinent les maisons où les clowns rouges, les Augustes maladroits et dépenaillés, se prennent les pieds pour rire dans le tapis. Même pas mal ! Les clowns blancs, je les avais vus au matin s'engouffrer dans le bateau de l'immeuble lumière, et les clowns rouges, je les découvrais cet après-midi qui flânaient, discutaient et rigolaient sous les arbres du parc en mangeant des glaces et en jouant au foot pour rire. C'étaient peut-être les mêmes, les blancs et les rouges, selon le jour et l'heure de la journée. Blancs au travail et rouges en vacances. C'est peut-être pour cela que les hommes rangent le monde en rouge et blanc. Pour pas mélanger. Ils doivent croire que le travail n'est pas rigolo et que la fabrication des rêves n'est pas un vrai boulot. « Rouge sur blanc, tout fout l'camp. Blanc sur rouge, rien ne bouge... » Mais là, je m'égare. Je ne crois pas que le Sénateur parlait des clowns.

Allez ! Tournez manège et attrapez le pompon. J'ai eu un pincement à mon petit cœur de cheval de bois quand le patron a tiré la bâche à la fin de la journée.

Heureusement, Elliot ne s'est pas fait attendre trop longtemps. Il est arrivé avec un ami et une fille un peu plus âgée.

— J'ai dit à ma mère que j'allais dormir chez Hugo, a dit Elliot. Lui, il a dit à la sienne qu'il venait dormir chez moi. Comme ça, on est tranquilles.

— Et moi, a dit la fille, si vous ne voulez pas que je vienne, je dirai tout.

Elle s'appelait Julie et m'a décoché un sourire qui m'a fait regretter d'être de bois. Elliot avait son plan. On passerait par-derrière pour entrer dans le P.O.P.B. Il connaissait le chemin.

Comme il y avait encore beaucoup de monde sur les pelouses, Hugo m'a pris par la croupe et Elliot par la tête et on est parti tous les quatre, avec Julie qui ouvrait la route.

— Si on nous demande ce que c'est que ce cheval, on dira que c'est la mascotte du Cadre Noir, avait proposé Julie.

Elle était futée, la petite.

**D**u parking des autobus sortaient des centaines et des centaines de personnes qui se pressaient au spectacle. C'étaient peut-être les mêmes que celles que j'avais vues le matin, mais ça n'avait rien à voir. A la place des bataillons d'automates, je découvrais une foule amicale et bavarde. Ça se bisait à la parisienne, à la bretonne, ça

se causait, ça se donnait la main et le bonjour. Au milieu de toute cette agitation, le Sénateur, monté sur son banc, haranguait la foule.

— Bienvenue, qu'il braillait, bienvenue à Bercy, bienvenue au royaume du Roi Pinard, willkommen, bienvenue, welcome ! à l'Atlantide des chais engloutie sous les flots de béton. Gloire au Pommard, gloire au Chablis et au velours de l'estomac. Cy entrez, frères de Bourgogne et de Bordeaux enfin réconciliés. Y a rien à voir ! Plus rien ! Que dalle en pente ! Nib de bar ! On a tué, on a assassiné la vérité, la vérité qui se cache dans le cul de la Dive Bouteille. Cour Saint Emilion, là où coulait le pichtegorne, le pousse-au-crime, le sirop de bois tordu et le raisiné, on vend à présent des verres vides et des assiettes propres. Pousse au con, pousse au somme, pousse au consommateur ! On a gardé les rails, on a gardé les noms, on a gardé le flacon, on a perdu l'ivresse. Moi, le dernier Sénateur de Bercy, en vérité, en vérité je vous le dis, on a changé le vin en eau !

— Hé, Sénateur ! a gueulé un homme dans la foule, tu t'es trompé de quartier. Va voir au Luxembourg. Là-bas y en a des vrais qui n'ont pas besoin de picoler pour roupiller !

Et le public a rigolé, comme autrefois à la taverne des Canotiers de Bercy quand les comiques entraient en scène. Mais le Sénateur ne voulait pas en rester là.

— Sénateur je suis, oui ! parfaitement ! le dernier ! Une relique, je suis ! Monument historique, mémoire vivante du temps où l'on appelait « Sénateurs » les clochards comme mézigue qui venaient rouler ici les tonneaux de picrate pour un

maigre salaire et un gros kil de rouge. Mais la mémoire, camarades, vous la collez dans les livres pour vous en débarrasser. Ça vous emmerde, la mémoire. Et moi aussi, je vous emmerde ! Aujourd'hui, je n'ai plus que le pain de l'école de boulangerie que les Petites Sœurs des Pauvres de Bercy nous distribuent avec des signes de croix. Fini, le pinard ! Terminée, la vinasse. Nous voulons mourir en bonne santé. Vive le sport ! Du pain, des jeux et Bercy mon Prince ! A la place de la pompe à Bacchus, on nous a collé la pompe à phynance à la Rapée. Râpés jusqu'à l'os, oui !

— Mais il parle d'un temps que les moins de cent ans ne peuvent pas connaître. Alors, lentement, la foule se disperse. Quelques-uns, par jeu, jettent des piécettes au Sénateur déchu. « Il est fou » dit Hugo. « Il est malheureux », dit Julie. Ils ont raison tous les deux.

J'ai grimpé dans les bras de mes amis jusqu'au sommet de la butte qui sépare le parc du bruit de mer de la voie expresse. De chaque côté de la passerelle en construction sur la Seine, une vingtaine de statues montaient la garde. Il y avait un Monégasque à casquette de rapeur, un Suisse de Neuchâtel, un Canadien avec sa feuille d'érable, un Anglais de London, quelques Chinois, des orientaux - proches et moyens - couverts de tags étranges, un Indien de Mexico, un Égyptien momifié, un cow-boy de New York City et un Parisien à la gueule en bouche d'égout fendue d'un sourire rigolard. Le monde entier était là et le monde entier n'avait pas l'air très sérieux. En contre-bas, dans le skate parc, des gamins virevoltaient sur des planches à roulettes et le roulement de

leurs skates à la jointure des plaques de tôles rendait le son d'un train de marchandise au ralenti. Au loin une locomotive a sifflé.

Elliot nous a guidé dans les sous-sols du P.O.P.B. Nous sommes tombés sur son père : « Mais qu'est-ce que tu fais là ? Je croyais que tu dormais chez Hugo. » Et il nous a ouvert une porte pour accéder aux gradins. Hugo et Julie ont croisé leurs parents : « Je croyais que tu étais chez Elliot... » Rien de plus. Le Nouveau Bercy est un quartier assez tranquille pour qu'on ne s'inquiète pas outre mesure des gros mensonges de gamins de dix ans.

Enfin la lumière s'est éteinte, la piste s'est allumée et j'ai vu. J'ai vu les chevaux du Cadre Noir de Saumur entrer en musique au pas espagnol, marcher en ligne, saluer à l'unisson. Je les ai vus danser, sauter et effectuer toutes sortes d'acrobaties extraordinaires, plus pantins que nous, mes amis, aux rêves domptés par la main de l'homme. Le public applaudissait et moi je me taisais. Je n'ai rien contre les militaires, mais tout de même, cette manie des hommes de vouloir coller les rêves en rang par deux, dans l'ordre et la discipline... J'étais fier, finalement, de n'être rien, rien d'autre qu'un cheval de bois aux rêves un peu foutraques.

A la fin de la représentation, le grand bunker du Palais Omnisports s'est vidé de ses spectateurs comme on se vide de son sang, à gros bouillons. Le Sénateur n'avait pas tout à fait raison. On pratiquait encore l'embouteillage à Bercy. Piétinements, bousculades, Klaxons et ronflements des moteurs dans les odeurs d'essence. J'ai eu peur de m'abîmer dans le monde. J'ai demandé à mes amis de me ramener chez nous. C'est ici que je suis bien, finalement, à deux pas de la montgolfière du Baron de Munchausen,



des fontaines magiques et des arbres qui poussent leurs racines au plafond du salon vénitien. Et me voilà... »

Pégase se tait. Morny renâcle.

- menteur, marmonne le cheval borgne. Tu n'es jamais sorti d'ici. Tu inventes tout pour faire l'intéressant. Et vous autres, canassons stupides, vous l'écoutez la bouche ouverte...

C'est toujours ainsi que se termine le récit du petit cheval fugueur, par un mauvais débat. Mieux vaut-il qu'une histoire soit vraie, ou qu'elle soit belle ? Et le vrai et le beau ne peuvent-ils s'accorder ? Et pourquoi un cheval de bois ne pourrait pas dire comme on vit aujourd'hui dans le Nouveau Bercy ? Et pourquoi un conte ne pourrait-il pas raconter le monde tel qu'il va ?

Pégase et Morny disputent tard dans la nuit sous les poutrelles métalliques des pavillons Lheureux, tandis que leurs huit cent quarante-six compagnons s'endorment en rêvant au jardin d'éden sur l'île de Bercy, entre la banque et la phynance, entre la Seine et le chemin de fer.

©Dominique Lemaire.

Bercy Village, juin 2006

